

Déambulations

Barbara Claus

Volume 18, numéro 2, printemps 2006

La mort dans tous ses états

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073226ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073226ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Claus, B. (2006). Déambulations. *Frontières*, 18(2), 74–75.
<https://doi.org/10.7202/1073226ar>

Déambulations

Barbara Claus,
artiste

Parmi mes souvenirs – je devais avoir trois ou quatre ans –, il y a celui où je n'ai pu assister à l'enterrement de mon arrière-grand-mère. Pourtant j'étais intriguée, curieuse. J'ai aussi un autre souvenir, celui où je vois mon grand-père paternel sur son lit d'hôpital, mort, les narines bouchées avec des tampons blancs, ma grand-mère assise à côté de lui, calmement.

Ainsi l'enfance et certaines impressions de ces temps lointains demeurent gravées: voilà donc sans doute la source de ma fascination pour la mort, la source des questionnements qu'elle a suscités, bien que vagues, qu'elle suscite toujours, plus présents.

Mes déambulations dans les cimetières avec un appareil photo commencent alors que je suis assez jeune. Ces lieux paisibles situés à l'extérieur des villes s'apparentent pour moi à une bibliothèque désordonnée, sans lecteurs. Ils inspirent une réflexion sur les questions entourant mon existence et l'énigme du passage sur cette terre: ils sont là pour faire appel au pourquoi, au comment, pour me rappeler qu'il n'est ici question que de passage et d'éphémère. Ainsi ce petit cimetière retiré de la commune d'Uccle en Belgique, que j'aime particulièrement: peu entretenu, ne restent que les herbes folles, les fragments de stèles, les racines envahissantes; ici comme ailleurs, seule dans les allées, le bruit du gravier sous mes pieds, j'explorais les recoins, déambulais comme le vent, captais au hasard ces monuments fragmentés, en voie d'effacement, souvenirs de souvenirs (p. 11, 48, 64).

Ces photographies accompagneront ma pratique artistique pendant mes études. Très tôt j'explore la question de l'éphémère à partir d'images imprimées, laisse intervenir le hasard dans la technique de reproduction pour que l'image se superpose sur la feuille, se perde dans la répétition.

Un autre souvenir qui reste gravé dans ma mémoire est celui où, à peine arrivée à Montréal, j'apprends la mort de mon frère dans un accident de montagne. Lors de la mise en terre dans un cimetière de campagne, les larmes du ciel nous tombent sur la tête; je reste là avec quelques amies, dégoulinante de désespoir et de tristesse.

La question de la mort ne me quitte plus, elle est plus présente, à fleur de peau, alors indicible.

Mes œuvres, déjà sombres, s'assombrissent davantage: de grands tombeaux au fusain, des images du trou, de la terre creusée. Enfin, après quatre ans de deuil, je crée une œuvre réconciatrice devant cette mort inacceptable, si proche: je transcende la mort de mon frère en imprimant sa tombe béante grandeur réelle. Je juxtapose un trapèze au fusain sur le mur tel le couvercle en granit, la simulation d'une trouée imaginaire dans le mur ou une trace éphémère de poussière: ici, le spectateur est inévitablement face à sa fragilité d'être mortel (p. 35).

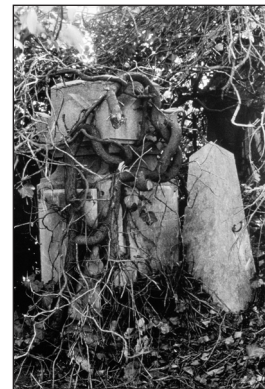
Depuis ce jour, mes œuvres et mes questionnements se situent à la frontière entre permanence et éphémère. Le corps est toujours présent, l'expérience du corps dans le regard, le déplacement ou le déploiement; celui happé par l'image, la texture, ou le reflet dans la pierre. Je réalise des installations où il ne reste que la lumière ou le fusain comme trace de vie, telle cette croix de charbon dessinée au plancher de la Synagogue na Palmovice à Prague (p. 28, 30).

La voie est tracée: dans un cimetière du Maine – sur une île où les immigrants italiens venaient travailler dans les carrières de granit et préparaient leurs propres pierres tombales tellement le travail était dangereux –, je photographie l'arrière des stèles recouvert de mousse et de champignons. Les négatifs originaux sont ensuite placés dans une dizaine de projecteurs à diapositives pour créer des murales éphémères, où s'inscrit l'ombre du corps marchant dans l'espace (p. 22). L'exposition *Limbe(s)*, présentée à Montréal, reflète une approche similaire. Il s'agit d'une murale photographique négative qui englobe tout l'espace de la galerie. Faisant référence à une *camera obscura*, mais inversée, elle représente un mur recouvert de lierre et de stèles incrustées, un point de fuite ouvrant vers une lumière, un ailleurs possible (p. 53).

Peu à peu s'ajoute l'idée du rituel. Lors d'une résidence photographique dans l'État de Veracruz, au Mexique, je rencontre des villageois et participe à leurs rites pour les cérémonies du jour des Morts. Dans un cimetière d'indiens Totonacas, à l'aube, des musiciens se préparent pour la fanfare, les jeunes filles ont de belles robes à dentelles, les



Page 26



Page 11



Page 48



Page 64



Page 35



Page 28



Page 30



Page 22



Page 53



Page 8



Page 37



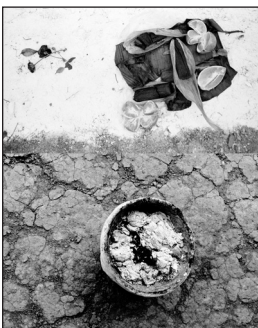
Page 40



Page 71



Page 58



Page 59

hommes sont en vêtements traditionnels blancs. Tout le monde se rejoint au cimetière, pour chanter, nettoyer les tombes, saupoudrer la terre de chaux, psalmodier, boire, manger et honorer les morts avec des offrandes (p. 8, 37, 40, 71). Je regarde ces mélanges de symboles et de croyances; je capte des offrandes après quelques jours de pluie (p. 58, 59), des mains qui préparent la nourriture que l'on donnera en offrande aux morts et que l'on partagera entre vivants ce jour-là et pendant la semaine avec voisins et amis (p. 9).

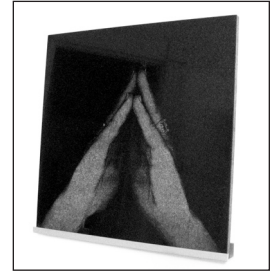
Ce besoin de saisir l'importance, la nécessité du rite m'a récemment conduit à la ville sacrée de Varanasi, en Inde. Des images de rituels autour des bûchers, de crémations à ciel ouvert au bord du Gange demeurent marquantes, décantent lentement: au détour de quelque ruelle escarpée, un premier contact avec la mort, nous croisons un cortège d'hommes psalmodiant et portant un mort sur un lit de bambou; ils marchent d'un pas rapide et se dirigent vers le Gange. D'abord enveloppé d'un linceul blanc, le mort est transporté sur des bambous, recouvert d'un tissu rouge, rose et doré et ensuite trempé dans l'eau sacrée du Gange. On le dépose avec son linceul blanc sur le bûcher et commence alors le *puja* qui sera réalisé par un homme de la famille, le plus proche du défunt, qui pour cette occasion aura dû se raser la tête. Guidé dans le rituel par un prêtre, accompagné par d'autres membres de la famille, il verse du *ghe*, tourne autour du cadavre, récite des mantras. Puis, le corps est recouvert de petits morceaux de bois, on met le feu au bûcher par le bas, les flammes s'élèvent et la crémation dure plusieurs heures. Les « gardiens du feu » remuent le brasier et les corps, parfois ils brisent les os avec une grande branche de bambou; les enfants jouent autour. Oui, les enfants jouent autour de ces innombrables foyers de crémation qui brûlent sans interruption; parfois, à la fin d'un brasier, ils aspergent les cendres avec de l'eau, fumée noire.

J'ai d'ailleurs observé un enfant en train de récupérer dans un sac en plastique des morceaux de bois calcinés ou ce qui en reste; d'autres enfants, très jeunes, ramassent de la braise avec des pinces en métal; tout proche, une fumée âcre, humide vous prend à la gorge. Les brasiers se consomment – odeurs de bois brûlé, de chair brûlée – des hommes papotent et rient. Les couleurs et crépitements des flammes dans la nuit font face au Gange encombré par d'énormes barques remplies de rondins de bois, que les hommes déchargent en les portant sur la tête, un à un, pieds nus. Au petit matin, les chants provenant des mosquées et des temples hindous nous réveillent. Tout est blanc, pris dans un brouillard épais, lourd, chargé de cendres et de poussière des morts. Une odeur inconnue, une sensation particulière nous assaillent, le brouillard reste, ne décolle pas de la peau, même si les bruits de vie se font de plus en plus entendre: clapotis de l'eau, des bains et ablutions; des enfants se préparent pour l'école, on devine le soleil derrière cette masse blanche qui fige le temps. Un moment d'arrêt pour me dire: je suis à Varanasi. Au loin les brasiers ne cessent de brûler, les corps de se consumer, les morts d'arriver. Ces images et d'autres me conduiront encore je ne sais où dans le processus de création.

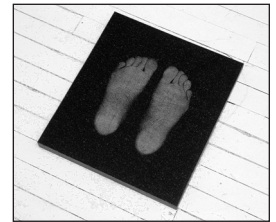
Tout ceci m'a appris le besoin de permanence aux côtés de l'éphémère. Aussi, j'intègre désormais des images vidéo et du granit dans mes œuvres et mes installations, et je développe conjointement des idées autour du design funéraire (p. 3, 5). Je crée des modèles de monuments et d'urnes contemporaines en granit noir. Je grave des photographies sur granit avec la nouvelle technologie de gravure au laser, allant au-delà de l'illusion de la permanence. J'explore les possibilités d'intégrer de l'art contemporain dans les cimetières et les salons funéraires (p. 50, 66, 72, 76). Telle une suite naturelle de mes questionnements en arts, je vois la possibilité de renouveler les formes et les images dans les cimetières pour transcender la banalité de la standardisation: avec ce désir de regarder le monument ou la stèle comme un objet d'art, porteur de sens et de mémoire.



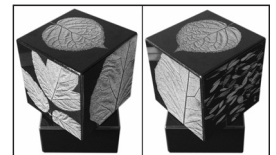
Page 9



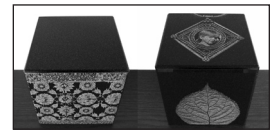
Page 3



Page 5



Page 50



Page 66



Page 72



Page 76